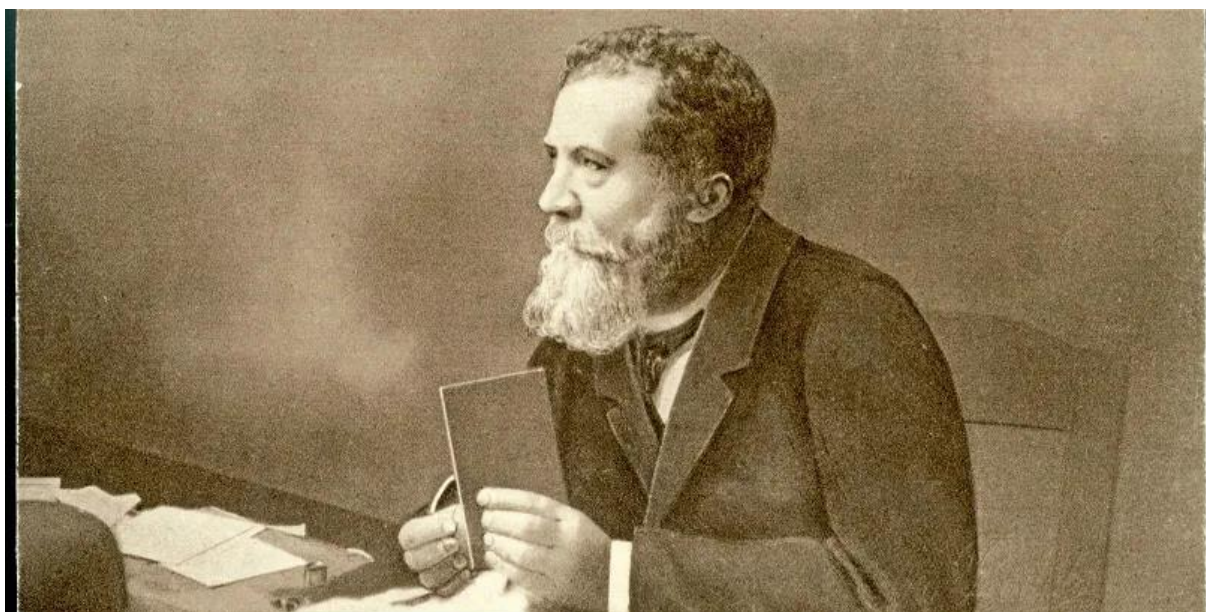


Quand Jean Jaurès le pacifique se battait en duel

Il y a 120 ans, Jean Jaurès provoquait en duel au pistolet le nationaliste Paul Déroulède. Retour sur un combat politique où s'affrontaient deux visions de la France.

Par [Marc Fourny](#)

Publié le 25/05/2024 à 07h00

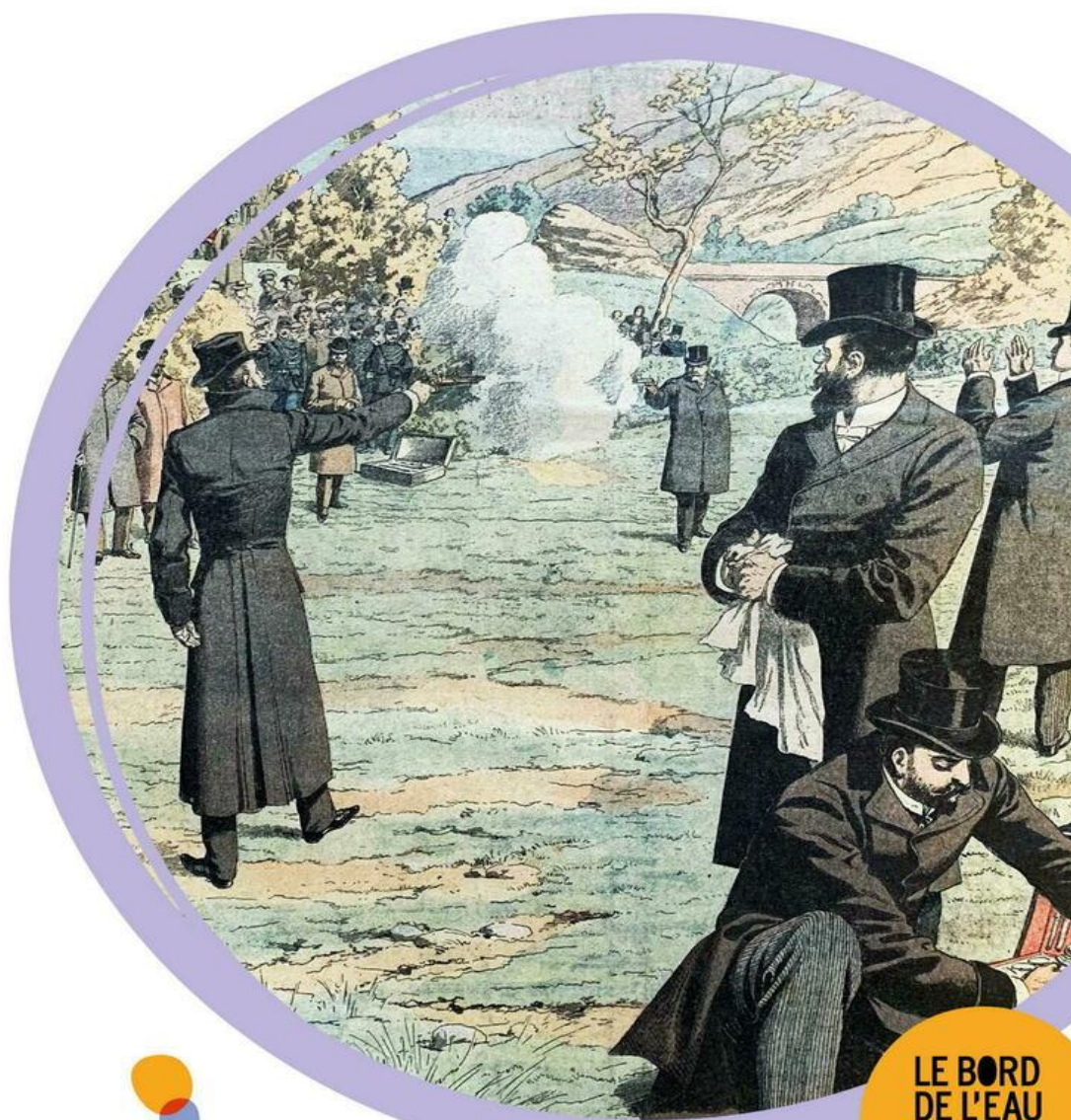


Quand Jean Jaurès a dû prendre les armes. © Mary Evans/Sipa
Temps de lecture : 4 min

Jean Jaurès sur le pré, pistolet au poing, déterminé à combattre et tuer... L'image peut surprendre et pourtant elle est véridique : en 1904, il y a 120 ans, l'un des pères fondateurs du socialisme, réputé pour son humanisme et son pacifisme, a décidé de prendre les armes pour laver son honneur. À l'époque, les duels sont courants, notamment dans les milieux politiques et littéraires : on se bat pour un mot de trop, une insulte, parfois l'amour d'une femme, devant témoins et en présence d'un médecin, autant pour constater officiellement les blessures – on s'arrête habituellement au « premier sang » – que soigner au plus vite l'infortuné perdant...

Jaurès en duel

FRÉDÉRIC POTIER



Fondation
Jean Jaurès

**LE BORD
DE L'EAU**

Parcelles
d'humanité

La couverture du livre de Frédéric Potier. © DR

Tout commence par une insulte, comme le rappelle dans le détail le livre publié par Frédéric Potier *Jaurès en duel**. En novembre 1904, un enseignant du lycée Condorcet se moque de Jeanne d'Arc en affirmant qu'elle a été victime de simples hallucinations... L'affaire fait grand bruit dans la presse, Jean Jaurès soutient rapidement l'enseignant, la droite nationaliste manifeste dans les rues, ce que ne manque pas de railler le journal *L'Humanité*, nouvellement créé par le fondateur du socialisme français.

En face, le bouillant Paul Déroulède, 58 ans, ex-député, fondateur de la puissante Ligue des patriotes, exilé en Espagne à la suite d'un coup d'État manqué en 1899, saute sur l'occasion pour monter au créneau : il accuse Jaurès d'être « le plus odieux pervertisseur de consciences » du pays, tout en dénonçant son « infatigable propagande pour démilitariser et décatholiciser la France ». Jaurès, 45 ans, député du Tarn, décide de ne pas laisser passer l'affront : il demande réparation par duel, ce qui ne manque pas de surprendre Déroulède qui accepte et choisit le pistolet.

Ordures et crachats

Les proches de Jaurès sont effondrés : Lucien Herr, bibliothécaire de l'École normale supérieure, tente de le raisonner, Jules Guesde le sermonne, la rédaction de *L'Humanité* est atterrée à l'idée de perdre son patron et leader. Il rassemble ses journalistes pour s'expliquer. « Je reçois maintenant tous les jours des lettres d'ordures. Je sens grimper des limaces. Je me sens couvrir de crachats. Je veux arrêter cela par un geste ridicule, mais nécessaire ! Je ne veux pas qu'on se croie tout permis et qu'on me mette dans la rue le bonnet d'âne. » Et puis, l'homme n'est pas novice en la matière : il avait déjà affronté au pistolet le ministre Louis Barthou en 1894, en marge de l'affaire Dreyfus, un duel sans blessure au final...

Après un voyage par le Sud-Express, le leader socialiste arrive enfin en gare de Saint-Sébastien, en Espagne, le 4 décembre 1904, accompagné de ses deux témoins : le fougueux Alfred Gérault-Richard, ex-journaliste devenu député, toujours prêt à la bagarre, et le socialiste et laïc Gabriel Deville, connu pour avoir battu dans les urnes le catholique et antidreyfusard Maurice Barrès... En face, Paul Déroulède a choisi Jean Guyot de Villeneuve, ex-militaire, député nationaliste hostile au progressisme, ainsi qu'Henri Galli, qui signe dans plusieurs revues de droite, rédacteur en chef du *Drapeau*, le journal de la Ligue des patriotes. Deux clans, deux familles politiques que

tout oppose... Pour l'auteur Frédéric Potier, ce duel est « une confrontation sans concession entre deux visions antagonistes de la France ».

Duel illégal

Mais voilà soudain l'Espagne qui s'oppose à un affrontement sur son territoire, il faut trouver rapidement une solution sur le sol français. Émile Combes, le chef du gouvernement, trouve ce duel absurde, sans compter son caractère illégal, mais il ne veut pas froisser Jaurès qui soutient le Bloc des gauches au Parlement. Le président du Conseil finit par donner son consentement et autorise le proscrit Déroulède à entrer 24 heures sur le territoire. Tout en demandant au préfet de fermer les yeux sur l'affaire...

Le 6 décembre 1904, peu après 10 heures, les deux leaders politiques se font face dans un terrain d'Hendaye, le long de la Bidassoa, prêté par un particulier. La foule se presse, badauds et journalistes sont contenus par les policiers, il y a là les correspondants de *L'Illustration*, du *Petit Journal*, du *London Telegraph* et même du *New York Times*... Jaurès a mal dormi, les armes lui font horreur, pendant que Déroulède est à la parade, ravi de cette bonne publicité.

À lire aussi  [De la petite main jaune au « seuil de tolérance », une histoire de l'antiracisme](#)

Les deux hommes se font face, tous deux de profil, Déroulède tire le premier, suivi par Jaurès, deux étincelles, deux coups secs, deux balles qui ne blessent personne. Le leader socialiste veut serrer la main de son adversaire, qui refuse. En repartant, Déroulède remet cent francs au curé de la paroisse, tandis que Jaurès donne le même montant au maire de la commune, pour les pauvres. « À chacun ses bonnes œuvres, à chacun ses ouailles », résume Frédéric Potier.

Ces deux hommes que tout oppose croiseront finalement la mort dix ans plus tard, la même année : Déroulède meurt d'une crise d'urémie en janvier 1914, Jaurès le pacifique est abattu à bout portant le 31 juillet à Paris, la veille du déclenchement de la Première Guerre mondiale, alors qu'il prédisait un massacre et appelait vainement à la paix.

****Jaurès en duel*, par Frédéric Potier, éditions Le bord de l'eau, soutenu par la Fondation Jean-Jaurès.**